
Introduction : approches ethnographiques à l'étude de la peur

Joshua Barker *Université de Toronto*

Traduit de l'anglais par Michel Tanguay, Montréal

Comme tous les affects, la peur est intrinsèquement sociale et relationnelle. Elle est sociale à divers égards. D'abord, le stimulus à l'origine d'un sentiment de peur peut provenir de l'engagement d'une personne dans un domaine social, comme ce qui arrive si l'on entend dire qu'un crime a été commis près de chez soi ou si l'on subit une menace physique de la part d'une personne terrifiante. Mais même quand le stimulus de peur le plus immédiat demeure interne à la psyché, comme un mauvais souvenir ou une pensée inconsciente, l'expression de la peur – verbalisée ou non – et les moyens par lesquels nous essayons d'y faire face passent tous par les autres.

Un des principaux truchements sociaux par lesquels les gens essaient de gérer la peur est le discours. Comme l'a montré Teresa Caldeira (2000:19-101) dans son analyse des « récits de crimes » à São Paulo au Brésil, le discours fournit aux gens un moyen de mettre de l'ordre dans un monde effrayant et de le rendre plus intelligible. Par ces récits de crimes, les gens apprennent ce et qui ils doivent craindre, et pourquoi. Pour les São Pauleños de classe moyenne, ce peut être les *norteños*, ces immigrants du nord qui vivent dans les favelas et sont souvent réputés commettre des crimes violents. Pour les Indonésiens qui vivaient pendant les premières années du régime autoritaire de Suharto, la menace provenait plus probablement des « communistes », que l'État qualifiait de menaces contre le tissu même de la nation. On n'associait pas les communistes à des lieux précis, mais plutôt à des institutions spécifiques, comme le PKI (Parti communiste indonésien) et les syndicats. Le discours prend en charge la peur en ouvrant la possibilité de nommer certaines formes « d'altérité » – qu'il s'agisse de catégories de personnes, de lieux, de temps, d'institutions ou de pratiques – en tant qu'objet des peurs d'un sujet, et pour situer ces « autres » dans un système de signification plus large. Par contre, pour ceux qui se trouvent catégorisés comme les « autres » menaçants, ou pour ceux qui se demandent s'il est possible qu'on les catégorise ainsi, cette façon d'ordonner le

monde peut être la source d'une peur importante (Barker 2001:30-43; Rochijat 1985).

Les effets organisateurs du discours peuvent agir à plus d'un niveau à la fois. Quand Caldeira rend compte des récits de crime, par exemple, elle insiste sur le fait que la peur du crime est en soi symptomatique d'autres genres de peurs, dont les gens, souvent, ne parlent pas directement. Ces peurs sont liées à des transformations dans l'économie de São Paulo et à la capacité de ces transformations de miner les hiérarchies sociales bien établies. À mesure que la distance sociale entre les classes s'amenuise, l'angoisse ressentie par les membres de la classe moyenne quant à leur statut en évolution se manifeste non dans un discours sur les rapports entre les classes mais indirectement dans un discours sur la criminalité. James Siegel (1998:4-8) a relevé un modèle semblable en Indonésie où les peurs liées à une révolution sociale et à une menace plus générale furent reportées sur des peurs relatives à un certain genre de criminel, connu comme le *preman*, qui venait de la rue mais avait la capacité de monter dans l'échelle sociale. De manière plus générale, Brian Massumi (1993:12) a suggéré que la peur fait tellement partie intégrante du capitalisme de consommation et de la vie quotidienne qu'on pourrait la considérer comme l'affect caractéristique du capitalisme tardif. Dans le même registre, Appadurai (2006:8) a tracé un lien entre ce qu'il appelle une « peur des petits nombres » (comme la peur des minorités, des élites, des cellules terroristes) et des angoisses plus profondes liées à des sentiments « d'incomplétude » face à la mondialisation et à la démocratie libérale.

En essayant de comprendre les sources profondes de la peur, il est important de reconnaître qu'il est possible que la peur soit tellement réprimée qu'on ne la déplace plus vers d'autres objets mais qu'on la manifeste plutôt dans un discours de silences expressifs, de phrases non complétées et d'indices non verbaux (voir par exemple Smith, dans le présent volume). Que cette manifestation soit verbale ou non verbale, toutefois, le discours peut servir à organiser et à rendre intelligible des peurs qui sont latentes, masquées ou inconscientes. Cela est évident même dans des cas où la forme d'intelligibilité donnée à la peur révèle qu'elle est indicible ou incompréhensible.

Les effets organisateurs du discours servent souvent de prélude à d'autres genres de réponses destinées à faire face au problème de la peur. En Indonésie, au début des années 1980, puis à nouveau au milieu des années 1990, la peur des *preman* fournit le prélude à une campagne de « mystérieux assassinats » (*pembunuhan misterius*) dans laquelle des forces paramilitaires non identifiées donnaient la chasse et exécutaient des récidivistes et d'autres

personnes considérées par la police et l'armée comme des criminels d'habitude (Barker 2001; Bouchier 1990; van der Kroef 1985). Cette façon d'utiliser une peur publique supposément répandue comme prétexte pour des interventions étatiques violentes n'est pas inhabituelle. Elle est évidente dans les innombrables « guerres » à la drogue, au crime, à la piraterie et au terrorisme qui ont été déclarées et menées autour du monde, de New York à la Colombie et de l'Afrique du Sud à l'Afghanistan.

Chacune de ces guerres a sa propre manière de définir les menaces et ses propres techniques et stratégies pour essayer de venir à bout de ces menaces. Certaines de ces techniques et stratégies sont violentes et d'autres ne le sont pas. Les guerres contre le crime en Indonésie ont souvent été violentes mais le fond de scène de ces guerres a pris la forme d'une expansion constante des moyens bureaucratiques de contrôle social et de surveillance. Au sein de la bureaucratie, la peur ne perd pas sa force mais les réactions à la peur deviennent banalisées. Au poste de police où je menais des recherches ethnographiques au milieu des années 1990, ce passage au mode routinier devenait évident par la manière dont on recueillait des statistiques puis on les analysait et les utilisait pour générer des tableaux synoptiques qui identifiaient certains éléments du paysage urbain, comme des églises, des marchés et des gares d'autobus, ou certains éléments de la population, comme des anciens membres du PKI, en tant que foyers de menace pour l'ordre public. La géographie sociale de la peur mise en scène dans ces tableaux était parfois tout simplement utilisée pour démontrer à des personnes plus haut placées dans la bureaucratie que le poste de police local avait les choses bien en mains, mais le statut des personnes et des lieux particuliers dans ces tableaux pouvait aussi servir de base à des décisions relatives à la fréquence des patrouilles dans un secteur ou à la manière de traiter des suspects. Dans ces exemples, des discours qui rendent la peur intelligible sont étroitement entremêlés avec des techniques et stratégies étatiques destinées à éliminer ou à gérer des menaces perçues. Des discours relatifs à la peur poussent l'État en direction de certains types d'actions.

Le caractère des réponses étatiques à la peur peut découler d'expériences historiques pour un lieu donné ou être le résultat de pratiques et de discours en voie de mondialisation. Les récents efforts du Pérou pour cibler le Sentier Lumineux en résurgence s'inspirent sans aucun doute des méthodes utilisées lors des phases préalables du conflit, quand le mouvement rebelle maoïste était plus puissant et implanté dans une autre région du pays. Mais il est aussi évident que la panoplie des pratiques déployées dans les manœuvres anti-insurrectionnelles et les

« guerres » aux drogues et au terrorisme provient d'une boîte à outils relativement standardisée. Les autorités gouvernementales apprennent les unes des autres, parfois de manière explicite par des initiatives conjointes de formation comme l'École des Amériques (Western Hemisphere Institute for Security Cooperation/Institut de l'hémisphère occidental pour la sécurité et la coopération) et des programmes d'échange de personnel militaire, et parfois indirectement par le biais de la couverture médiatique et d'autres formes de reportage. De telle sorte que lorsqu'on entreprend de retracer l'histoire des réponses étatiques à un ensemble donné de peurs, on trouve généralement une généalogie locale et une généalogie globale pour les réponses particulières d'un État.

Les réponses à la peur ne proviennent pas seulement de l'État, mais aussi d'un large éventail de groupes sociaux et d'individus. Parmi ceux-là, des organisations non gouvernementales comme les groupes écologistes qui se mobilisent pour essayer de prévenir les pires effets des changements climatiques, les associations pour les droits humains qui cherchent à protéger les citoyens de la violence étatique, et les refuges qui cherchent à mettre les femmes à l'abri de la violence familiale. Parmi les individus réagissant à la peur, il faut compter la grande diversité des professionnels en santé mentale et les guérisseurs traditionnels qui aident les gens à supporter les malaises associés à la peur comme des attaques de panique, l'anxiété et les troubles de stress post-traumatique. On y inclut aussi les institutions qui utilisent la magie, la religion ou la science pour faire face aux peurs coutumières en les rendant plus intelligibles et en proposant des étapes qui permettent d'éliminer ou de tempérer le risque. Michael Taussig (1980:143-150) a par exemple décrit comment les mineurs boliviens apportent des offrandes rituelles pour apaiser l'esprit des mines et faire face à leur peur de l'effondrement des tunnels, des explosions de dynamite, etc. Clifford Geertz (1960) a montré comment, à Java, le rituel du *slametan* est un moyen crucial par lequel de nombreux Javanais affrontent les risques à la santé, au bien-être et à la sécurité qui accompagnent d'importants changements dans le cycle de la vie, et dans les lieux de résidence et de travail. Parfois, on peut aussi demander à un spécialiste de réciter certaines prières du Coran ou de fournir une amulette, et cela contribuera à éloigner certains dangers.

Plusieurs de ces techniques recourent à une forme de divination qui utilise la numérologie pour réduire le risque perçu de certaines actions – comme de partir en voyage, se marier, etc. – en trouvant le moment pour les accomplir sous les meilleurs auspices. Aujourd'hui, à Java, ce genre d'évaluation des risques côtoie tout un éventail de

méthodes plus « scientifiques » d'évaluation des risques, comme les modèles actuariels utilisés par l'industrie financière et des assurances. L'omniprésence croissante de la finance et des assurances signifie que les techniques utilisées par ces industries pour évaluer le risque et lui attribuer une valeur monétaire toucheront bientôt tout le monde. Certains sont allés jusqu'à qualifier la société à venir comme « une société du risque » (Beck 1992; Giddens 1999; voir aussi Virilio 1993), où une proportion croissante de nos institutions sociales et de nos techniques de gouvernement sont conçues avec l'objectif de diminuer les risques.

Dans plusieurs pays, la limite entre la réponse étatique à la peur et la réponse sociétale est floue. Un exemple banal de cet espace de confusion est l'exercice militaire, où des organismes gouvernementaux demandent ou imposent à des citoyens d'accomplir une séquence de gestes d'entraînement pour répondre à un danger imminent. Des exemples bien connus de cet entraînement étaient les exercices exécutés par les écoliers nord-américains pendant la guerre froide, où on leur enseignait à réagir en cas d'attaque nucléaire, à se cacher sous leur pupitre, à se rendre aux abris, etc. De tels exercices sont aujourd'hui fréquents en Indonésie quand on enseigne aux étudiants à se préparer à un tsunami. Dans un sens plus large, les mouvements de protection civile de divers types – milices, paramilitaires, surveillance de quartier, groupes d'autodéfense, gangs – sont devenus dans plusieurs cas, un moyen central pour les citoyens de protection contre les menaces (Barker 2006; Buur et Jensen 2004; Feldman 1991:46-84). De tels groupes sont courants dans des parties du monde où la violence est endémique, où l'État peut être perçu comme inefficace et où les communautés prennent en mains la loi. De tels groupes peuvent parfois agir de manière relativement indépendante de l'État et peuvent même contribuer à définir des sphères où l'État a peu de moyens pour exercer son autorité. Mais, le plus souvent, ils jouissent d'une certaine mesure de formation, de soutien et de supervision de la part de l'État ou de certaines cliques au sein de l'État.

Les réponses étatiques et sociétales à la peur ne se manifestent pas seulement dans les domaines des discours et des institutions, mais aussi dans les technologies de sécurité, l'architecture et l'environnement bâti. Dans ses articles sur Los Angeles, Mike Davis (1992:223-263; 1998:359-422) a décrit une « écologie de la peur » qui a transformé la mégalopole en l'une des villes les plus fortifiées du monde. Il démontre comment on a utilisé l'urbanisme, l'architecture et les technologies de surveillance pour maintenir les groupes redoutés, comme les Noirs-Américains et les sans-abri, hors du cœur financier et de

certains quartiers. De fait, il apparaît que de plus en plus de villes dans le monde deviennent fortifiées tandis que leurs habitants sont marqués par la peur (Balán 2002; Caldeira 2000:256-296). Dans certains cas, on érige des fortifications contre l'étranger redouté qui s'étendent jusqu'aux frontières nationales, comme le long de la frontière entre les États-Unis et le Mexique, ou le mur qui encercle les territoires palestiniens en Israël (Weizman 2007). Les technologies ne répondent pas seulement à la peur à l'égard de certains types de personnes; elles ont aussi affaire à la peur des accidents, des désastres et des maladies (Massumi 1993).

Les discours, les institutions et les technologies destinées à répondre à des peurs ont souvent l'effet paradoxal de contribuer à répandre davantage ces peurs. Les discours qui mettent l'accent sur la peur et le danger aident à organiser le monde et à situer les sources de la peur, mais ils servent aussi à rappeler aux gens qu'ils devraient avoir peur. En Indonésie, à la fin des années 1990, j'ai entendu des récits à propos d'émeutes dans une ville voisine, Tasikmalaya, au cours desquelles plusieurs bâtiments avaient été détruits, et où plusieurs craignaient que se produisent des violences à grande échelle. Tous les récits que j'entendais ménageaient des rôles pour la police, l'armée, le gouvernement local, un groupe de jeunes musulmans, et des hommes d'affaires chinois, mais ils divergeaient quant à savoir qui avaient été les cibles de la violence et quelles avaient été les raisons des émeutes. Je remarquai que tous rapportaient des récits selon lesquels ce n'était pas les gens de leur espèce qui avaient été ciblés par la violence. À cet égard, les histoires qu'ils répétaient étaient particulièrement propres à les rassurer. Mais tous étaient conscients que leur version des événements ne présentait qu'un côté des faits, de sorte qu'elle laissait place au doute. Ainsi, en répétant ces histoires, on produisait l'effet paradoxal de reproduire la peur, puisqu'on rappelait tout ce qui restait inconnu dans la question. Même quand le discours a pour objet de tempérer la peur, il lui permet aussi de circuler et de se reproduire.

La même observation est vraie de plusieurs réponses institutionnelles à la peur. Elles peuvent servir à reporter la peur vers des sujets particuliers, mais elles n'allègent pas nécessairement les peurs des gens. Dans la foulée de la guerre au terrorisme, certains peuvent vivre de l'inquiétude du fait de monter dans un avion avec d'autres passagers qui semblent provenir du Moyen-Orient, sans pour autant que ces mécanismes contribuent à améliorer leur sentiment de sécurité. De plus, des réponses comme la guerre au terrorisme ou la guerre au crime constituent une incitation à toujours davantage de discours, puisque la présence de plus de forces armées sur le terrain soulève

l'intérêt pour plus d'histoires de crime et de terrorisme, plus de rumeurs et plus de récits dans les médias. Plus les peurs sont banalisées, « plus elles minent la confiance que peut avoir quelqu'un dans ses moyens d'interpréter le monde » (Green 1999:59).

Il arrive que l'assemblage des discours, des institutions et des technologies qui façonnent les dimensions sociales de la peur atteigne un certain degré de stabilité et de cohérence avec le temps. Dans de tels cas, on peut parler d'une *culture de la peur*¹. Des cultures de la peur peuvent être restreintes à une localité particulière, comme une cité ou un État-nation, mais elles peuvent aussi être de portée globale. Un exemple de culture de la peur globalisée étendue dans le temps nous est fourni par la guerre froide, au cours de laquelle la peur d'un Armagédon nucléaire a reconfiguré de manière radicale des gouvernements, des économies et des sociétés partout dans le monde (Masco 2006). Plus récemment, nous avons assisté à l'émergence d'au moins trois cultures globalisées de la peur distinctes. La première d'entre elles a été provoquée par les attentats du 11 septembre 2001 et la *guerre au terrorisme*. Cette culture s'est caractérisée par les contrôles de sécurité dans les aéroports, la publication d'avertissements sur les niveaux de menace, les guerres au Moyen-Orient, etc. La deuxième de ces cultures de la peur vient de la crise climatique associée au réchauffement global et une série de catastrophes « naturelles » qui y sont liées ou pas, tels que l'ouragan Katrina, le tsunami de l'Océan Indien et les inondations en Inde². Finalement, une culture de la peur est en train de prendre forme autour de la crise financière mondiale et de ce qui, selon certains, sera la pire crise économique des cent dernières années. Au Canada les emplois disparaissent dans les secteurs manufacturier, forestier et pétrolier; aux États-Unis, de grandes sociétés font faillite, des maisons sont saisies et des familles de la classe moyenne surendettées sont poussées vers la pauvreté. Au cours des sept à huit dernières années, ces trois cultures globales de la peur, conjuguées, ont enseigné à beaucoup de gens, partout dans le monde, à craindre pour leur vie, leurs libertés civiques, leur avenir et leur gagne-pain.

Les études ethnographiques des cultures de la peur peuvent produire de puissantes intuitions relatives aux subjectivités, aux épistémologies, aux relations sociales et politiques (Das 2000; Douglas 1966; Massumi 1993). Une analyse de la *guerre au terrorisme*, par exemple, peut nous révéler beaucoup de choses sur les angoisses des Américains relativement aux races, à la mondialisation et à la fragilité des droits de la personne. Des études sur les peurs liées au changement climatique peuvent fournir des assises pour mieux comprendre les termes de l'interpré-

tation des relations homme-nature, les moyens par lesquelles l'autorité scientifique se construit ou est contestée, et les différences entre les mouvements environnementaux dans différentes parties du monde. Enfin, des analyses des peurs liées à la crise financière peuvent nous éclairer sur des problèmes d'inégalité sociale, sur les angoisses populaires relatives aux conditions d'accumulation du capitalisme tardif et sur les stratégies d'adaptation face à des conditions économiques difficiles.

Un des domaines de recherche les plus intéressants relativement à la peur est l'étude du rôle joué par une culture de la peur donnée dans l'appui que celle-ci peut apporter à un régime politique particulier ou à un mode de production. Les rapports entre la peur et l'économie politique sont parfois relativement faciles à établir, mais parfois, « la réalité qui se tapit dans le contexte » (Žižek 1999:204; voir aussi Smith 2006:621-622) n'est pas si directement observable et peut parfois exiger des années avant de devenir évidente. Par exemple, il a fallu des années aux spécialistes de l'Indonésie pour décrypter les interconnexions complexes entre les régimes de peur cultivés par le président indonésien Suharto durant ses 32 ans de pouvoir, et l'économie politique de cette époque. Mais beaucoup de ces liens sont aujourd'hui bien clairs. Par exemple, nous savons que le gouvernement de Suharto propageait la peur du communisme, la peur de l'Islam et la peur du crime, et que ces peurs avaient pour effet d'affaiblir l'opposition tout en renforçant les forces armées indonésiennes et le parti au pouvoir (Bourchier 1990; Roosa 2006; Sidel 2007).

La puissance écrasante de ces blocs s'est traduite dans un régime politique d'une longévité exceptionnelle. De façon moins directe, mais aussi démontrable, ce régime de peur a eu pour effet de promouvoir l'intégration de l'économie indonésienne dans l'économie mondiale. Des éléments de l'oligarchie indonésienne et de l'armée ont tiré d'immenses bénéfices des investissements étrangers dans l'extraction des ressources, l'agriculture, les télécommunications et l'industrie, et c'est une alliance entre ces éléments et le capital étranger qui a créé la pression en faveur d'un certain degré de libéralisation de l'économie indonésienne (Barker 2008). En même temps, le rôle dominant des forces armées dans l'économie a contribué à pousser l'accumulation primitive, ou l'accumulation par dépossession, jusqu'à un niveau encore jamais vu, alors que des associés du régime s'approprièrent de vastes étendues de terrain et de grandes quantités de ressources naturelles en utilisant la violence ou la menace. Ainsi, la peur se trouvait être une cause (chez plusieurs) et un effet de cette transformation économique plus large.

Le présent volume a été conçu à une époque où la guerre au terrorisme commençait à perdre de sa prégnance sur notre culture politique et où d'autres peurs commençaient à rivaliser pour notre attention. Notre objectif n'était pas de nous concentrer sur l'état actuel de nos affaires, mais de gagner une perspective critique en nous intéressant à des cultures de la peur dans d'autres régions du monde et à d'autres époques. Les sept articles proposés dans ce volume s'intéressent à des cultures de la peur en Espagne, en Pologne, au Mexique, en Colombie, au Guatemala, en Argentine et aux États-Unis après la guerre du Vietnam. Inutile de dire que cette longue liste de pays représente seulement un petit échantillon des endroits du monde où la peur a joué un rôle organisateur de la vie sociale et culturelle au cours des dernières décennies. L'échantillon est assez large, toutefois, pour jeter un éclairage non seulement sur les caractéristiques et conséquences spécifiques de cultures de la peur particulières, mais aussi pour illustrer la valeur de diverses approches à l'étude de la peur. Nous espérons que les leçons que nous fournissons ces auteurs seront utiles aux ethnographes aux prises avec des cultures de la peur en émergence autour du monde et dans leur propre vie.

*Joshua Barker, Département d'anthropologie, Université de Toronto, 19 rue Russell, Toronto, Ontario, M5S 2S2, Canada.
Courriel: j.barker@utoronto.ca*

Remerciements

Ce numéro spécial est le résultat d'un symposium intitulé : *La peur: un symposium international*, tenu à l'Université de Toronto en 2006, avec l'appui du Département d'anthropologie et une bourse Connaught. Le symposium s'est tenu en combinant les réunions de la Société canadienne d'anthropologie (CASCA) et de l'American Ethnological Society (AES). Le symposium comportait un discours liminaire de Viveiros de Castro et une discussion en plénière sur « Les structures de la peur », organisée par Gavin Smith. Les articles inclus dans le présent volume ont été écrits pour cette plénière. Tania Li, une des organisatrices du symposium, termine le volume avec une postface. Les collaborateurs à la rédaction remercient l'ancienne éditrice d'*Anthropologica*, Winnie Lem, l'éditeur actuel Andrew Lyons, et la directrice de la publication Leslie Jermyn, pour leur aide qui a rendu ce volume possible. Nous sommes aussi reconnaissants aux étudiants de premier et de deuxième cycle de l'Université de Toronto qui ont contribué à faire de ce symposium un succès.

Notes

- 1 Taussig (1987) et Bourgois (1996:34) utilisent le terme « culture de la terreur » et Green (1999) emploie le terme « culture de la peur » pour décrire une formation culturelle produite par des conditions de violence endémique. Ici j'emploie le terme dans un sens plus large pour inclure non seulement la violence mais des menaces de tous genres.
- 2 Pour lire sur la construction sociale des désastres « naturels » et sur l'interprétation de ces désastres par la grille des religions du Nouvel Âge, voir Davis (1998:6-9).

Bibliographie

- Appadurai, Arjun
2006 *Fear of Small Numbers: An Essay on the Geography of Anger*. Durham and London: Duke University Press.
- Balán, Jorge
2002 Introduction. *Dans* Citizens of Fear: Urban Violence in Latin America. Susana Rotker, dir. Pp. 1-6. Nouveau-Brunswick: Rutgers University Press.
- Barker, Joshua
2001 *State of Fear: Controlling the Criminal Contagion in Suharto's New Order. Dans* Violence and the State in Suharto's Indonesia. Benedict R. O'G. Anderson, dir. Pp. 20-53. Ithaca: Southeast Asia Program.
2006 *Vigilantes and the State*. *Social Analysis* 50(1):203-207.
2008 *Beyond Bandung: Developmental Nationalism and (Multi)Cultural Nationalism in Indonesia*. *Third World Quarterly* 29(3):521-540.
- Beck, Ulrich
1992 *Risk Society: Towards a New Modernity*. New Delhi: Sage.
- Bourchier, David
1990 *Crime, Law and State Authority in Indonesia. Dans* State and Civil Society in Indonesia. Arief Budiman, dir. Pp. 117-214. Clayton, Victoria: Monash University, Asia Institute.
- Bourgois, Phillipe
1996 *In Search of Respect: Selling Crack in El Barrio*. New York: Cambridge University Press.
- Buur, Lars, et Steffen Jensen
2004 Introduction: *Vigilantism and the Policing of Everyday Life in South Africa*. *African Studies* 63(2):139-152.
- Caldeira, Teresa P.R.
2000 *City of Walls: Crime, Segregation and Citizenship in São Paulo*. Berkeley: University of California Press.
- Das, Veena
2000 *Violence and Subjectivity*. Berkeley: University of California Press.
- Davis, Mike
1992 *City of Quartz: Excavating the Future in Los Angeles*. New York: Vintage.
1998 *Ecology of Fear: Los Angeles and the Imagination of Disaster*. New York: Metropolitan Books.
- Douglas, Mary
1966 *Purity and Danger: An Analysis of Concepts of Pollution and Taboo*. London: Routledge and Kegan Paul.
- Feldman, Allen
1991 *Formations of Violence: The Narrative of the Body and Political Terror in Northern Ireland*. Chicago: Chicago University Press.
- Geertz, Clifford
1960 *The Religion of Java*. Chicago: University of Chicago Press.
- Giddens, Anthony
1999 *Risk and Responsibility*. *Modern Law Review* 62(1):1-10.
- Green, Linda
1999 *Fear as a Way of Life: Mayan Widows in Rural Guatemala*. New York: Columbia University Press.
- Masco, Joseph
2006 *The Nuclear Borderlands: The Manhattan Project in Post-Cold War New Mexico*. Princeton: Princeton University Press.
- Massumi, Brian
1993 *Everywhere You Want to Be: Introduction to Fear. Dans* The Politics of Everyday Fear. Brian Massumi, dir. Pp. 3-37. Minneapolis: University of Minnesota Press.
- Rochijat, Pipit
1985 *Am I PKI or non-PKI?* *Indonesia* 40:37-52.
- Roosa, John
2006 *Pretext for Mass Murder: The September 30th Movement and Suharto's Coup d'Etat in Indonesia*. Madison: University of Wisconsin Press.
- Sidel, John T.
2007 *Riots, Pogroms, Jihad: Religious Violence in Indonesia*. Singapore: NUS Press.
- Siegel, James
1998 *A New Criminal Type in Jakarta: Counter-Revolution Today*. Durham: Duke University Press.
- Smith, Gavin
2006 *When "the Logic of Capital Is the Real That Lurks in the Background": Programme and Practice in European "Regional Economies."* *Current Anthropology* 47(4):621-39.
- Taussig, Michael
1980 *The Devil and Commodity Fetishism in South America*. Chapel Hill: North Carolina University Press.
1987 *Shamanism, Colonialism and the Wild Man: A Study in Terror and Healing*. Chicago: University of Chicago Press.
- van der Kroef, J.M.
1985 *"PETRUS": Patterns of Prophylactic Murder in Indonesia*. *Asian Survey* 25(7):745-759.
- Virilio, Paul
1993 *The Primal Accident. Dans* The Politics of Everyday Fear. Brian Massumi, dir. Pp. 211-218. Minneapolis: University of Minnesota Press.
- Weizman, Eyal
2007 *Hollow Land: Israel's Architecture of Occupation*. London: Verso.
- Žižek, Slavoj
1999 *The Ticklish Subject: The Absent Centre of Political Ontology*. London: Verso.